

A cette heure voici de nouveau ce bocage
Que loin de ton hameau tu pleuras si souvent ;
Tu reconnais encor ces arbres, ce feuillage
Dont l'ombre te plaisait, quand j'étais jeune enfant.

Entends tu les oiseaux, au-dessus de ma tête ?
Ils répètent les chants qu'ils modulaient jadis.
Oui tout, en ce moment, tout prend un air de fête ;
Et toi, comme un cyprès, comme un if, tu gémiss.

Regarde encor, là-bas, tous ces champs de verdure ;
Entends-tu du faucheur l'acier retentissant ?
Jadis tu chérissais cette belle nature ;
Aurait-elle perdu son aspect séduisant ?

O mon âme, pourquoi ce lourd poids de tristesse
Te poursuit-il partout, comme un mal sans espoir ?
Daigne répondre enfin : pourquoi, pourquoi sans
Et gémiss, et pleurer comme le vent du soir ?

Entraîné sur les pas d'un maître impitoyable,
Quand l'Hébreux eût quitté Sion, son seul amour,
Il répandait des pleurs, et sa voix lamentable
Vers le ciel exhalait des plaintes nuit et jour.

Et moi, ne suis-je pas en exil sur la terre ?
Serais-je d'ici-bas ? Non, non, je suis de Dieu.
Ah ! pardonnez-moi donc, si ma plainte est amère ;
C'est ma patrie, hélas ! que je pleure en tout lieu.

Il est vrai, quand je viens au fond de ce bocage
Parmi mes souvenirs, soudain je prends l'essor ;
J'aime ce vent léger, j'aime ce frais ombrage ;
Mais pour me satisfaire il faudrait plus encor.

J'écoute des oiseaux la suave harmonie :
J'aime ces chants d'amour à notre Créateur,
Mais il sont bien plus doux, au sein de ma patrie,
Et ce sont ces refrains qu'il faut pour mon bonheur.

Partout, autour de moi, la nature est bien belle,
De ces champs diaprés j'aime l'éclat pompeux,
Mais qu'est cette beauté pour une âme immortelle ?
Mon Dieu, vous seul, vous seul pouvez combler mes
[vœux.

Pour mes amis il faut que je me réjouisse ?
Eh bien ! oui, quelquefois ; oui, pour eux, je le veux :
Mais quand nous serons seuls, comme en ce bois pro-
[pices,
Laissez-moi ma tristesse en regardant les cieux.

Non, le pauvre exilé sur la terre étrangère
Ne doit jamais cesser de pleurer, de gémiss ;
Ah ! pourquoi me blâmer, si ma plainte est amère,
Et si, lorsque tout rit, moi je me sens mourir ?

Mais que dis-je ? mourir ! D'une prison d'argile
Pourquoi vais-je emprunter le langage de mort ?
Mourir, pour moi c'est vivre ! O mon dernier asile
Quand pourrai-je vers toi prendre enfin mon essor.

Ainsi parla mon âme en sa douleur suprême,
Sur un ton triste et doux comme un soupir des eaux
Et cette voix longtemps retentit en moi-même,
Ses accents attristés m'avaient semblé si beaux.

Vains objets d'ici-bas n'étales plus vos charmes
Pour attacher mon cœur ou pour le réjouir ;
Je suis un exilé, je veux verser des larmes,
Et puis, pour voir mon Dieu, bientôt je veux mourir.

E lancez-vous vers lui, mes vœux et ma prière,
Mes larmes, obtenez qu'il ait pitié de moi ;
Il a dit : bienheureux qui pleure sur la terre :
Mon Dieu, je veux pleurer et pratiquer ta loi.

M.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

Le Mexicain, du reste, avait des allures bien capables d'inspirer le soupçon. Au lieu de suivre le commis et de s'assurer par lui-même, suivant l'habitude des acheteurs ordinaires, si l'on ne cherchait pas à le tromper sur le poids de la marchandise, il restait debout au milieu du store, observant avec un intérêt particulier les travées du plafond, l'épaisseur des clôtures de planches, la disposition des lieux. Bientôt le commis revint et lui apporta la quantité de poudre qu'il avait demandée. Le Mexicain, sans même la regarder, dit avec distraction :

— Cette poudre ne me convient pas, donnez-m'en de la très-grosse.

L'employé répondit qu'on n'en avait pas.

— Alors donnez-m'en de la très-fine, répondit flegmatiquement le singulier acheteur.

Comme on lui répondait encore qu'on avait qu'une seule espèce de poudre, il demeura un moment immobile et silencieux, inspectant toujours l'intérieur du store, et paraissant faire quelque calcul mental. Enfin, il s'aperçut de la défiance dont il était l'objet et reprit avec un grand sang-froid :

— Je n'ai pas de dollars.... je n'ai pas de poudre